



Les formes contemporaines de l'identité féminine, entre déboires et utopies

Résumé

L'identité féminine apporte avec elle nombre de questions sans réponse. La clinique actuelle peut en témoigner, à la lumière de la souffrance identitaire clamée par nombre de femmes. Pour saisir la dimension énigmatique du féminin, il conviendra de rappeler les modalités, représentatives et langagières, selon lesquelles se construisent les identités sexuées. Dès lors, une lecture éclairante sera faite de deux types de position subjective adoptée face aux zones d'ombre du féminin. Le premier type nous renverra à l'hystérie, dont nous verrons que l'identité sexuée revendiquée semble bien plus masculine que féminine. Le second type de position se révèle dans de nouveaux discours prônant une identité féminine tout autre. Ces discours sont tenus par des femmes se dépeignant comme modernes, autonomes, et affirmant gérer tous les champs de leur vie sans l'aide d'aucun homme. Ces positions féminines nouvelles méritent réflexion en tant qu'elles semblent aspirer à une identité sexuée inédite. A la lumière de cette réflexion, nous dévoilerons une nouvelle mouvance identitaire, d'un troisième genre.

Mots clés : identité féminine ; sexuation ; hystérie ; réel ; troisième sexe

Abstract

Feminine identity brings with her count of questions without answer. Actual clinical can testify of it, in the light of the identical suffering cried out by number of women. To seize the enigmatic dimension of the feminine, it will be advisable to remind representative and linguistic modalities, according to which build themselves the sexual identities. From then on, we can bring a clear reading to two types of subjective position adopted in front of zones of shadow of the feminine. The first type will send back to us to hysteria, of which we shall see that the claimed sexual identity seems more male than feminine. The second type of position shows itself in new speeches lauding a feminine identity quite other. These speeches are held by women depicting as modern, autonomous, and asserting managing their life without the help of any man. These new feminine positions deserve reflection as they seem to aspire to a new sexual identity. In the light of this thought, we shall reveal a new identical sphere of influence, of the third kind genre.

Key-words: feminine identity, sexuation, hysteria, real, third sex

La question de l'identité féminine se dresse en véritable figure de Sphinge de la psychanalyse, dont l'énigme fit renoncer certains. Ainsi Freud (1933) s'avoua-t-il vaincu en ces termes : « Si vous voulez en savoir plus sur la féminité, interrogez vos propres expériences de la vie, ou adressez-vous aux poètes... » (p. 181).

De nos jours, encore, nombre de femmes viennent en psychothérapie motivées par leurs difficultés croissantes avec leur identité sexuelle. Comment s'agit-il d'entendre leurs plaintes, et de tenter d'y répondre ?

La question introduite par ces rencontres cliniques porte avant tout sur les identités sexuelles : comment devient-on homme ou femme ? La psychanalyse a pu nous l'enseigner, se sentir homme ou femme procède certes de faits anatomiques, mais ne s'y réduit aucunement. Les identités masculine ou féminine consistent avant tout en une série d'opérations représentatives et langagières marquant les différentes étapes de la construction d'un sujet. Il s'agit dès lors de parler préférentiellement d'identité sexuée en psychologie. Reparcourir ces opérations permettra de dévoiler les zones d'ombre qui entourent l'identité féminine.

Dès lors, quelle lecture s'agit-il d'apporter à la position de ces femmes en mal d'identité ? Nombre de cas de figure peuvent se présenter. Nous en proposerons deux qui ont plus particulièrement marqué notre pratique clinique. Le premier cas nous renvoie à une structure psychopathologique qui règne en matière de questionnement du féminin : l'hystérie. Comme la clinique actuelle le révèle encore, les femmes relevant de cette structure n'ont de cesse de poser à qui daigne l'entendre l'énigme de l'identité féminine, mais ce pour en pointer justement notre limite à la cerner totalement. Mais quelle est la position spécifique de ces femmes ? Nous verrons que, de par leurs modalités de questionnement de l'identité féminine, ces sujets se fourvoient dans une identité sexuée bien éloignée de toute féminité. Un second cas de figure est illustré par l'époque actuelle, où fleurissent de nouveaux discours prônant une identité féminine toute autre. Ces discours sont tenus par des femmes se dépeignant comme modernes, autonomes, et affirmant gérer tous les champs de leur vie sans l'aide d'aucun homme. Ces positions féminines nouvelles méritent réflexion en tant qu'elles semblent aspirer à une identité sexuée inédite. Nous tenterons de saisir les enjeux identitaires et cliniques de ces nouvelles positions féminines.

1. Construction de l'identité sexuée

Nombre de femmes entament un travail psychothérapique avec une question essentielle : leur féminité. Leur vie professionnelle, leur maternité, leurs rencontres amoureuses sont autant d'évènements de vie qui ouvrent le champ à des questions en perpétuel déploiement, dignes d'une énigme de la Sphinge : Qu'est-ce qu'être femme ?

L'identité tant féminine que masculine pour la psychologie notamment d'orientation psychanalytique ne se réduit pas à l'anatomie sexuelle, même si, bien sûr, elle fait cas de cette dernière. Il s'agit avant tout de la penser en termes de construction psychique qui s'opère en trois temps, des temps bien plus logiques que chronologiques. Afin de distinguer anatomie sexuelle et identification à l'un des deux sexes, Lacan (1973-74) parlait de *sexuation*. Aussi serait-il plus pertinent de parler d'« identité sexuée ».

1.1. L'anatomie sexuelle comme figure du réel

Ce temps, mythique, car non intégré tel quel par le sujet, est le temps où les parents apprennent, du corps médical, le sexe de l'enfant. C'est un temps où prédominent des considérations scientifiques, chromosomiques. Il s'agit de parler ici de temps mythique pour le sujet en tant que tel, bien évidemment ce dernier ne le vit pas, n'est pas apte à appréhender ce qui par définition échappe au champ représentatif

du sujet, dont Lacan parle tout au long de son enseignement en termes de Réel. Ce temps célébré par la science met à l'honneur le réel corporel sexuel. Ce réel sexuel est ce qui échappe à la chaîne signifiante du sujet. Ce dernier ne pourra qu'en inventer une construction singulière, mythique.

Les enfants se heurtent bien vite à la question du sexuel, notamment de par leur perception des différences anatomiques entre homme et femme, que ce soit entre leur père et leur mère, ou en comparant leur corps avec celui d'un frère ou d'une sœur. Mais leur appréhension de la sexualité ne répond en aucun cas à une perception objective de différences anatomiques. Au vu des théories sexuelles infantiles, Freud (1914) démontrera que la rencontre avec le sexuel conduit l'enfant à une interprétation singulière : alors que le corps sexuel fait énigme pour l'enfant, ce dernier va recourir à toute une série de représentations, d'images qui vont lui permettre de donner un sens à une pure perception morphologique.

Pour donner un sens à ce qui n'est au départ que fait anatomique, l'enfant va se repérer à partir du discours de l'Autre, ce qui introduit le second temps de la construction de l'identité sexuée.

1.2. Le discours de l'Autre sur le sexuel : constitution de l'image de soi

Dans les premières représentations constituées chez l'enfant, il n'y a pas de différence des sexes : quand bien même y-a-t-il confrontation visuelle avec une différence anatomique, cette dernière est tout d'abord niée. En 1908, Freud énonce le fait que, pour tout sujet, garçon comme fille, la perception ne porte que sur un seul organe, le pénis, et considère que la confrontation à l'absence de pénis chez la fille a pour effet une non-perception de ce manque :

« Quand le petit garçon voit les parties génitales d'une petite sœur, ses propos montrent que son préjugé est assez fort pour faire plier la perception ; il ne constate pas du tout le manque du membre, mais il dit régulièrement, en guise de consolation et de conciliation : le ... est encore petit ; mais quand elle sera plus grande, il poussera bien » (p. 25).

Ce temps d'indifférenciation des sexes coïncide avec celui où, à partir de l'alternance présence-absence de la mère, l'enfant commence à s'interroger sur le désir de cette dernière. De par cette interrogation, il distingue le désir maternel de son propre vécu de dépendance : ainsi s'institue sa subjectivation. Comme le décrit Lacan (1957-58), il s'agit alors pour l'enfant d'imaginer l'objet du désir maternel, soit l'objet qui comblerait l'Autre primordial. Il est en effet question en ce temps de complétude imaginaire, que l'enfant va croire pouvoir réaliser. Aussi s'assujettit-il à l'objet du désir de la mère ainsi conçue comme non épargnée de tout manque. L'enfant se forge une image de lui-même comme correspondant aux attentes maternelles. En ce temps, bien entendu, n'est-il pas encore question à proprement parler d'identité sexuée. S'il peut être question d'identité, il s'agit plutôt de la constitution d'une certaine représentation de soi procédant avant tout d'une identification imaginaire, identification à l'objet du désir de l'Autre primordial. C'est le temps du Stade du miroir, lors duquel l'image ainsi constituée vient habiller le corps. Il s'agit pour l'enfant de correspondre aux attentes parentales pour combler l'Autre. Et si l'enfant joue le jeu du discours parental portant sur son identité sexuelle, c'est avant tout pour satisfaire le parent. Cette satisfaction qu'il escompte lire dans le regard de l'Autre lui assure une belle image de lui-même.

1.3. Naissance des identités sexuées

S'il est question d'image dans la construction de l'identité sexuelle, ce n'est pas tout. Bénéficier d'assises identitaires stables implique chez un sujet que cette image première bénéficie d'une validation symbolique apportée par le discours de l'Autre parental.

Concernant la sexuation, l'anatomie sexuelle de l'enfant est interprétée par l'Autre parental, et ainsi introduite à une différenciation masculin-féminin. On peut noter le poids des discours parentaux, empreints des codes culturels d'une société donnée, sur la représentation que le sujet va se forger de la différence des sexes (habiller les garçons en bleu, les filles en rose ; offrir des voitures aux garçons, des poupées aux filles, etc.). La tonalité discursive est différente pour chacun des deux sexes : aux filles la sensibilité, la beauté ; aux garçons, la combativité, la virilité.

Mais derrière l'image de la belle petite fille, ou du brave petit gaillard qui en correspondant à cette image comblerait maman, gît l'étalon phallique auquel se réfère le discours parental. Freud (1923) pointe en effet chez le sujet l'élévation de l'attribut masculin, non plus réduit à l'organe pénien, au rang de représentant symbolique de la différence des sexes, portant alors le nom de Phallus. Pour qu'il y ait différenciation des sexes, il faut qu'à la perception visuelle d'une différence anatomique s'adjoigne une parole, énonciatrice de la valeur de l'attribut masculin d'une part, véhiculant le manque maternel d'autre part. Ce discours véhicule l'idée que les femmes, à commencer par maman, sont marquées par le manque, là où les hommes, à commencer par le père, en sont exempts. Il s'agit bien là du temps de l'Œdipe où apparaît au sujet que combler la mère relève de l'impossible, en tant qu'elle est manquante, au vu d'une conception phallogénique de la différence des sexes.

2. Etre femme : une identité lésée

Là où le sexe masculin bénéficie de la place du trône dans le royaume paternel phallogénique, nulle place pour le sexe féminin si ce n'est en termes d'absence, de manque. Lacan (1958) se demandant « si la médiation phallique draine tout ce qui peut se manifester de pulsionnel chez la femme et notamment tout le courant de l'instinct maternel » (p. 730), répond en effet par la négative. L'identité féminine, pourrait-on dire, n'est définie que par la négative, par ce qu'elle n'est pas, soit n'est pas toute définie par l'ordre phallique instauré par le Père œdipien.

2.1. Le féminin comme métaphore d'un manque universel

Cette limite paternelle à dire l'identité féminine appelle certaines remarques : la véritable limite consiste en le fait que nos représentations psychiques du sexuel ne pourront jamais recouvrir ce dernier. En tant que sujets parlants, nous nous forgeons des représentations de la réalité nous entourant et nous concernant, représentations qui par définition ne sont aucunement appréhension objective de cette réalité extérieure. Mais alors pourquoi l'identité féminine devient-elle figure de proue de ce manque-à-dire quant au sexuel ? Il n'y a d'identité féminine ou masculine que sexuée, nous l'avons posé plus haut, soit une identité définie par nos chaînes de représentations. Or nos représentations du sexuel sont ordonnées en référence à l'étalon phallique. Là où le petit garçon va colmater cette brèche du réel sexuel en assignant l'attribut pénien à une valence symbolique, se leurrant dans une équivalence entre organe mâle et puissance phallique, côté femme, il ne peut en être

de même. La version phallique à laquelle la petite fille est également assujettie ne trouve pas de répondant anatomique dans le corps de cette dernière ainsi marqué par le manque. Quand une femme en passe par l'épreuve, phallique, de la castration, une part de son être ne s'y réduira pas. Roc de l'indéfinissable du féminin, auquel s'affronta Freud (1931) dans l'analyse des femmes.

Mais l'assomption de ce manque s'avère structurant pour le sujet qui, sans cela, demeurerait aux prises avec le mythe d'une complétude imaginaire qu'il se devrait de réaliser, en vain. Comme Lacan (1954-55) le démontrera, la constitution de l'image de soi puis de l'identité sexuée dépend d'une identification aux traits qui vont être prélevés dans le regard du Père, traits constitutifs de l'Idéal du moi. Ce regard paternel incluant un manque concernant le désir de la mère en tant que femme, négativant l'imaginaire, offre au sujet ses assises identitaires, mais ce tout en conservant à l'identité féminine sa part de mystère.

2.2. L'identité féminine, entre mascarade et déclaration d'amour

Cette image, les femmes n'ont de cesse de la mettre en avant, en recourant au paraître, à la mascarade. Faute de ne pas avoir le Phallus, il s'agit de se donner à voir à l'homme comme étant l'objet de son désir. Aussi Lacan (1957-58) énonce « le fait qu'elle s'exhibe et se propose comme objet du désir, l'identifie de façon latente et secrète au phallus, et situe son être de sujet comme phallus désiré, signifiant du désir de l'Autre » (p. 350). L'identité féminine en passe par un paraître appelant au regard désirant de l'homme. Nombre de femmes pointent combien il est important pour elles d'être remarquées, regardées, quittes à user de multiples artifices : faux ongles, chirurgie esthétique, ornements divers...autant d'appareils féminins destinés à capturer le regard masculin. Il s'agit pour ces femmes de pouvoir lire dans les yeux du partenaire la flamme du désir. Sembler être le phallus, soit l'objet du désir et des fantasmes masculins, vient apposer un voile sur le mystère de l'identité féminine.

Mais, tout comme l'identité féminine ne se réduit pas à une belle image, être femme ne se résume pas à cette mascarade, ce qui viendrait à assujettir ces sujets à l'injonction imaginaire « Sois belle, et tais-toi ». Les femmes le revendiquent en entretien : « je ne suis pas qu'une belle poupée, j'ai un cerveau aussi ! ». Une femme en appelle certes au regard désirant de son partenaire, mais, plus que tout, elle attend qu'il lui déclare sa flamme. Ce qui est visé par une femme, c'est avant tout une parole d'amour, car l'homme qui se déclare à sa bien-aimée met à jour son manque-à-dire sur sa partenaire, et en parlant donne ainsi à sa partenaire un supplément d'être.

Le sentiment d'être femme implique donc l'assomption du manque-à-dire masculin quant à l'être féminin. Dès lors, la zone d'ombre entourant l'identité féminine prend une tournure bien spécifique : si un homme ne peut tout dire d'une femme, c'est parce qu'il est dépassé par une identité féminine à jamais entourée d'une part de mystère à laquelle il n'a pas accès. La parole d'amour, avec le ratage qu'elle implique, ouvre le champ à la conception de l'être féminin et de sa jouissance comme dépassant l'ordre masculin, phallique. C'est ce qui amena Lacan (1972-73) à évoquer la jouissance féminine comme une jouissance supplémentaire, dont le champ se situerait au-delà de la jouissance phallique, masculine.

3. Les déboires de l'hystérique en mâle d'identité

3.1. L'hystérie comme refus d'un féminin manquant

Chez les femmes de structure hystérique, on peut noter l'importance du regard du partenaire. Ce regard est appelé par nombre d'apparats, dignes de sept voiles de Salomé, dansant encore et encore devant ses partenaires qui, de la désirer, succombent les uns après les autres. Mais mascarade hystérique n'est pas mascarade féminine : il ne s'agit pas là de voiler un manque assumé, mais bien plus de voiler le refus de ce manque à dire de l'être féminin. En ce sens, l'hystérique n'est pas dans une position féminine. Là où une position féminine implique pour une femme de s'assurer une identité en se faisant objet du désir masculin, l'hystérique se refuse à jouer ce rôle : c'est elle qui veut mener la danse. « L'hystérique fait l'homme », dit-on à la lumière de certaines femmes carriéristes, pratiquant des sports dits masculins, revendiquant le fait de faire mieux que leurs collègues masculins, quittes à oublier leur féminité en chemin. L'hystérique ne cherche pas à devenir une femme, mais plutôt à obtenir de l'homme un savoir sur cette question sans cesse déployée. Et pour cela, elle en passe par celui qui saurait lui dire ce qu'est La Femme, la vraie, qui susciterait le désir de tout homme. Si l'hystérique s'assure une identité, c'est une identité bien plus masculine que féminine, en s'identifiant à une double figure masculine : celle de l'homme impuissant, et celle, sous-tendue par cette-dernière, de l'homme idéal, imaginaire, qui saurait dévoiler La Femme.

3.2. Une insatisfaction nécessaire à une féminité idéale

Bien sûr, au quotidien, l'hystérique se plaint continuellement de ne pas se sentir assez femme, ou, plus encore de ce que son partenaire ne lui renvoie jamais une image satisfaisante d'elle-même. En effet, elle n'a de cesse de chercher le secret de l'identité féminine auprès de ses partenaires, de recevoir le regard qu'elle n'a pas obtenu de sa mère. Mais ce n'est jamais assez : l'insatisfaction est toujours de mise dans sa relation à l'Autre.

En fait, ce regard décevant du partenaire, l'échec de ce dernier à lui assurer un repère identitaire satisfaisant en tant que femme occupe une fonction bien précise dans la problématique de ces sujets. Alors que l'on pourrait être tenté de le croire, nombre d'hystériques ne s'effondrent pas du fait de cette insatisfaction sans cesse renouvelée dans leurs relations amoureuses : c'est bien plus lorsque le partenaire les quitte, disparaît et ne vient donc plus jouer avec elle à ce jeu d'échecs amoureux que tout vacille. La mise en échec du partenaire à la satisfaire assure en effet pour le sujet hystérique sa foi en une figure idéale de l'homme qui lui révélerait le secret de la féminité. Ces figures masculines que l'hystérique fait déchoir les unes après les autres sous-tendent l'espérance en celle qui ferait exception : l'hystérique se situe dans une logique de l'universel masculin qui impliquerait celui qui ferait exception : « tous les hommes sont des incapables, sauf... ». Dans ce sens, l'insatisfaction hystérique revêt une toute autre fonction. Revêtant les couleurs du désir du partenaire, l'hystérique en appelle à l'amour, ce pour en dénoncer la faillite, afin de soutenir sa foi en un amour idéal, sans zone d'ombre dans la définition de l'identité féminine (Olivero-Alvarez, 2007).

3.3. La folie hystérique, vacillation des repères identitaires

Certaines rencontres cliniques, qui ne sont pas sans déranger nos assises nosographiques, révèlent la survenue d'épisodes hallucinatoires et délirants chez des sujets de structure hystérique, sujets qui témoignent alors d'une perte de leurs repères identitaires. En fait, si l'on parcourt les ouvrages traitant de l'hystérie et ce en remontant jusqu'au Moyen-Âge, la question de délire et d'hallucination dans l'hystérie ne paraît aucunement nouvelle, bien au contraire. Derrière le concept de « Folie hystérique », repris et analysé par Maleval (1981) gît l'énigme de l'identité féminine.

3.3.1. Un regard maternel ravageant

Lors de ces temps de folie, les sujets rencontrés en psychothérapie évoquent la résurgence d'un regard tyrannique dont ils se sentent faire l'objet. Peu à peu se dévoile la figure d'une mère féroce, figure de « ravage » selon Lacan (1972). Il s'agit de mère renvoyant sans cesse sa fille, depuis sa plus tendre enfance, au fait de ne pas être à la hauteur de ses attentes, de ne pas correspondre à la belle image escomptée, dans une énonciation injonctive du type : « Si tu ne réponds pas à mes attentes, tu n'es rien ». Les attentes maternelles auxquelles ces femmes sont assujetties consistent en fait en la révélation d'une définition de l'identité féminine, attentes énoncées par des mères refusant la persistance d'une zone d'ombre quant à leur être. Il s'agit là de mères usant de leur enfant afin de compléter leur désir féminin. Nombre de patientes, parlant de leur mère en entretien, évoquent une femme qui, déçue par son couple, par son mari, n'a eu de cesse dans les confidences faites à sa fille, de dénoncer l'impuissance du partenaire à la rendre toute femme. Ce discours maternel soutient en fait le refus d'accepter que l'identité féminine ne soit pas toute définie par l'ordre masculin, et d'en faire au contraire un ratage dû à une faiblesse de leur partenaire. Dans ce sens, l'injonction est alors faite à leur fille de réparer ce dommage.

Mais ce n'est jamais assez, et ses mères n'ont de cesse de clamer leur insatisfaction cette fois envers leur fille, assurant par là-même leur croyance, relevant d'un registre imaginaire, en une identité féminine toute définissable. C'est ce regard négativant qui semble ressurgir lors de ces temps de folie. Ce regard maternel plonge le sujet dans un vécu de perte identitaire : nombre de femmes s'effondrent en déplorant ne plus savoir qui elles sont, ne plus reconnaître leur propre corps. Ainsi peut-on citer à titre d'exemple Anna O., patiente de Breuer (Freud & Breuer, 1895), qui à la mort de son père, ne reconnaît plus son propre reflet dans le miroir. L'enseignement lacanien peut éclairer ce point : là où la subordination de l'imaginaire par le symbolique assure la constitution des assises identitaires du sujet, la relation mère-fille dans l'hystérie est rythmée par l'omniprésence d'un regard maternel refusant le manque à dire de l'identité féminine. C'est un regard assignant alors la fille à figurer dans le trompe-l'œil d'une complétude imaginaire. Ce regard maternel n'offre donc pas à ces sujets les repères leur assurant une identité stable et une image consistante d'eux-mêmes. Aussi le corps de ces sujets demeure-t-il toujours susceptible de succomber au morcellement. L'image que l'hystérique se forge d'elle-même s'avère ainsi toujours fragile, susceptible de voler en éclats, et de dévoiler alors l'horrible vérité de l'irreprésentable, de l'indéfinissable de son identité. C'est sans doute ce qui fit dire à Lacan (1957-58) que : « l'hystérique a toutes sortes de difficultés avec son imaginaire, ici représenté par l'image de l'autre, et qu'elle est susceptible d'y voir se produire des effets de morcelage, diverses désintégrations, qui sont ce qui lui sert dans son symptôme » (p. 398).

3.3.2. Exemple clinique

Certains cas cliniques contemporains sont dignes de ceux des temps freudiens. Ainsi en est-il de celui de Madame C.

Mme C. vient consulter en se plaignant d'amours malheureuses : si elle n'arrive pas à se sentir femme, c'est parce que ses partenaires sont défaillants. Elle décrit une relation actuelle avec un homme « dépressif » : « dans ses yeux, je ne lis pas de désir...il ne me renvoie pas une belle image de moi ». Aussi cette femme n'a-t-elle de cesse de chercher désespérément celui qui la ferait se sentir femme, enfin. Elle évoque également des chutes répétées quand elle sort de chez elle.

Mme C. relate un mariage parental contraint du fait que sa mère était enceinte d'elle : « Elle me disait tout le temps Tu as fait mon malheur », une mère la violentant physiquement et moralement, une mère aliénante, n'ayant de cesse de la rappeler à elle et ce encore aujourd'hui, faute d'être satisfaite par sa vie de couple (sa mère n'avait en effet de cesse de dénigrer, insulter son mari, le dépeignant comme un impuissant). Une relation avec une mère toute-puissante, féroce, qu'elle cherchera toute sa vie à fuir, ne serait-ce que géographiquement, mais tout en ne pouvant se résoudre à couper le lien. Une mère crainte n'ayant de cesse de lui signifier ses défauts « quand je l'appelle, elle me dit que je suis nulle, que je rate ma vie, c'est ce qu'elle m'a toujours dit », mais une mère pour laquelle elle a un amour infini. Il s'agit là d'une relation à une mère qui la violente, usant de sa fille comme d'un objet à jouir et cherchant encore aujourd'hui à contrôler sa vie, figure maternelle à laquelle le père ne semble apposer aucune limite. C'est auprès de son propre père qu'elle dit avoir trouvé refuge : « J'étais toujours collée à lui, je ne pouvais pas rester avec ma mère, j'avais trop peur ». Un père pour lequel elle exprime un amour infini, mais un père pourtant dépeint comme faible, mal-aimant, impuissant à la protéger de l'adversité maternelle. Mais ce père se serait détaché d'elle lors de la naissance d'un petit frère.

La mort de son père, qui l'a pourtant délaissée, constitue un point de rupture dans le cours de sa vie. Elle relate un épisode hallucinatoire en ces termes : « J'étais dans ma chambre d'enfant, et je voyais mes parents dans leur chambre... je ne sais pas ce qu'ils faisaient, mais ils me regardaient ». Dans cette scène hallucinée, le regard de Mme C. s'éclipse, et c'est alors le regard de sa mère qui surgit, qui la fixe. Le regard maternel se fait ravageant : les jugements acerbes de sa mère renvoient Mme C. à une image d'elle-même non pas trouée par le manque, mais bien plus ébréchée, entachée d'un défaut. Un regard que Mme C. reprend d'ailleurs à son compte : dans son discours revient sans cesse l'idée de mal faire, d'être « nulle », de ne pas être à la hauteur dans sa vie, de n'être rien. Mme C. demeure prise dans une aliénation imaginaire à une mère qui lui renvoie la nullité de son existence. A la suite de la perte de son père, elle évoque s'être alors jetée dans les bras d'un ami, qui deviendra son amant, parce qu'il lui rappelait son père. Mais l'insatisfaction sera rapidement de mise, là-aussi.

En-dehors de son père, le seul amour de sa vie fut un homme destiné à partir dès lors qu'elle l'a rencontré (travaillant sur des chantiers itinérants, il était contraint de partir au bout d'un an). Au fil des entretiens, Mme C. parvient à pointer le fait que ces chutes ont commencé peu après le départ de cet homme tant aimé. Elle finira par dire « cet homme, c'était mes béquilles dans ma vie : maintenant, je ne les ai plus dans ma vie, pour marcher », mais tout en révélant le fait qu'elle avait décliné l'invitation de cet homme à la suivre dans ses déplacements. Quand le regard de l'homme, quand bien même insatisfaisant, n'est plus au rendez-vous, le voile se lève sur le regard maternel, au prix d'y perdre son identité. On saisit alors, au travers du discours de Mme C., la fonction de protection qu'occupe ainsi l'homme. Tout au long de sa vie, cette dernière n'a de cesse de fuir le sein familial, ou plutôt le sein maternel, fuir dans les bras d'un homme qui, lui, saurait la guérir de son

mal : quel bel exemple signifiant que le terme d'homme-béquille ! Etre insatisfaite, mais être désirée par les hommes était sa façon de s'assurer une existence : j'ai au moins cette identité là !

Au fil du travail, le discours de Mme C. change de tonalité. Lorsqu'elle évoque sa relation avec son partenaire actuel, le doute survient : « J'arrive pas à le quitter...mais ce n'est pas bien de rester avec lui, non ? ». A cette attente d'un jugement de ma part, je réponds par un sourire : le doute l'assaille, et elle continue de plus belle son argumentation, évoquant toutes les raisons du monde pour justifier une séparation avec cet homme. Mais sa plaidoirie s'essouffle, l'idée de ce qui serait bien ou mal s'effrite. Alors qu'elle demande une fois encore ce que j'en pense, qu'elle attend mon injonction, je lui pose la question que, semble-t-il, personne ne lui a jamais posée : « Qu'aimeriez-vous, vous ? ». Alors elle ose laisser entrevoir son véritable désir : « Même si ça ne va pas comme je le voudrais, j'aimerais rester avec lui ». J'arrête là cet entretien.

La rencontre suivante, elle relate avoir fait ce qu'elle n'avait jamais osé, inviter cet homme à une parole : elle décrit deux êtres ne pouvant soutenir le regard de l'autre, essayant tant bien que mal de se parler, de se dire leur amour. Alors, cet homme s'est déclaré, lui a déclaré sa flamme comme il le pouvait, avec ses mots, et avec sa maladresse. Une parole qui se solde par un baiser timide, geste qui n'avait plus cours depuis fort longtemps. Mme C. commence peu à peu à concevoir l'amour autrement qu'en termes de « tout ou rien » : « il m'aime, à sa façon, mais il m'aime ».

Lors de nos dernières rencontres, Mme C. dit aller « plutôt bien », le signifiant « dépression » n'est plus au rendez-vous. Peu à peu s'amorce l'idée de devenir une femme pour un homme (et non plus La femme de l'Homme), et ce, en commençant par écouter ce qu'il en est du désir de son compagnon, peut-être afin de se loger dans son fantasme, un homme aux yeux duquel elle a enfin « l'impression d'exister ». Apparaissent au fil de ces déclarations d'amour, les prémisses d'une identité féminine qui lui est propre, en laquelle elle dit se reconnaître, enfin.

Au-delà de ce type de cas cliniques, on peut noter la prévalence de ce type de position chez certaines femmes de notre temps. Sous couvert de revendiquer une identité qui serait enfin reconnue par tous dans sa valeur, et sa singularité, elles se sentent obligées de mener un combat sur tous les fronts sociaux, qu'ils soient professionnels, amicaux, conjugaux, etc. Mais le discours tenu par ces femmes soutient avant tout le désir d'être considérées de la même façon que les hommes, en abandonnant toute part de mystère quant à leur identité : l'étalon phallique s'avère être ainsi leur véritable repère identitaire ! L'égalité à laquelle il s'agirait d'aspérer dans ce sens impliquerait l'effacement de la différence des sexes, et surtout une égalité reconnue finalement à partir d'un ordre de comparaison masculin. L'identité sexuelle ainsi revendiquée semble bien plus masculine, phallique, que féminine, ce qui pousse nombre d'auteurs (Lesourd, 2006) à parler d'hystérisation du discours féminin contemporain.

4. Actualité des identités sexuées : vers une nouvelle version de l'identité féminine

La clinique contemporaine nous conduit également à nous pencher sur une toute autre position occupée par certaines femmes à l'égard de leur identité sexuée.

4.1. Les femmes modernes, héritières des Amazones ?

Loin des unes animées par la revendication phallique, appelant sans cesse l'homme pour tendre vers cet idéal d'égalité homme-femme, il semble que d'autres n'en passent même plus par quelque partenaire. En effet, nombre de femmes revendiquent en psychothérapie se passer des hommes, pouvoir se sentir femme justement en évinçant de leur vie tout homme, mais dont le malaise est pourtant palpable. L'homme devient le mal à combattre, ou le mâle à abattre en tant qu'il est accusé de toutes les difficultés qu'auraient ces femmes avec leur identité sexuée. Dans ces cas de figure où nulle place n'est faite aux hommes, il n'est même plus question d'insatisfaction qui soutiendrait quelque idéal masculin. En fait, ces sujets revendiquent le fait d'être traités comme des hommes, mais derrière leur discours s'anime l'idée de valoir mieux que les hommes. Ainsi de ces femmes qui affichent un profond mépris envers la gente masculine en mettant en avant que, elles, à la différence des hommes, parviennent à gérer tous les domaines de leur vie, par exemple la maternité et la carrière professionnelle, et ce tout en se passant de tout soutien masculin.

Pour ces femmes, il s'agit en même temps d'aspirer avant tout à l'image idéale de leur sexe, quitte à espérer contenir, réduire leur identité de femmes dans cette image lisse, tel l'habit ferait le moine, et ce au prix de remodeler leur corps, leur apparence au moyen de chirurgie esthétique, de body building, etc. C'est bien évidemment une identité extrêmement fragile que ces femmes se constituent, du fait de ne se soutenir que d'une image exempte de tout manque, soit de toute validation symbolique.

4.2. L'utopie d'une nouvelle identité sexuée : rencontre du troisième genre

Mais quelle identité sexuée ces sujets féminins tendent-ils à s'assurer par ce biais ? En fait, cette question a valeur d'énigme, car ces femmes semblent revendiquer certes une identité féminine, mais une identité qui ne devrait rien à l'ordre phallique et viserait un au-delà. Chez ces femmes semble être opérée l'assomption de cette part indéfinissable de l'identité féminine, ce pour, semble-t-il, rêver en une identité sexuée certes féminine, mais d'une toute autre teneur que celle définie par le partenaire masculin.

Pour comprendre leur position, il convient de préciser que l'identité masculine n'est pas non plus exempte de tout manque. Se définir comme femme implique de se définir pour soi, avec les points d'ombre que nous avons notés, mais également d'être définie comme femme au vu du désir qu'elle peut susciter chez un homme, d'où l'importance du regard désirant masculin à son attention. Du côté masculin, se définir comme homme implique certes de se définir pour soi, où là le sujet s'avère tout-défini par l'ordre phallique, mais également d'être défini au vu des femmes que l'on possède. Lacan (1972-73) opposait en effet la tonalité perverse de la position masculine, à celle érotomaniaque de la position féminine dans la relation

au partenaire. Mais si une part de l'identité masculine se définit par le féminin comme objet de possession, alors que ce féminin n'est jamais tout défini, nous pouvons donc considérer l'identité masculine comme concernée par le manque. La différence majeure réside dans le fait que du côté féminin, le manque est en soi, alors que du côté masculin, il est en l'autre que l'on cherche à posséder. Lacan (1978-79) énonce le fait que de ce ratage dans la rencontre amoureuse, concernant aussi bien l'homme que la femme, surgit le fantasme d'une transcendance sexuée absolue, celle de « l'Autre sexe », ou « troisième sexe ».

Le discours de ces femmes modernes semble vouloir dépasser ces identités sexuées qui paraissent finalement toutes deux entachées par certaines zones d'ombre, que ce soit sur le plan de ce que l'on est, ou sur le plan de celle que l'on a séduite. Aussi ces femmes semblent-elles aspirer à endosser une autre identité sexuée, idéale, qui ne témoignerait plus d'aucun ratage. Leurs propos témoignent en effet d'une volonté d'être en soi parfaitement définie et épanouie, mais également de maîtriser totalement chaque partenaire rencontré, tant professionnel qu'amoureux. Il semble que notre époque, en matière d'identité sexuée, voit s'instaurer le fantasme collectif d'un « troisième sexe », exempt de tout manque, en soi comme en le partenaire rencontré.

En guise de conclusion : Quelle clinique pour l'identité féminine ?

La clinique actuelle nous l'enseigne : l'identité féminine ne se laissera jamais totalement dévoiler. Que certaines femmes croient atteindre leur secret le plus enfoui au prix d'une identité finalement plus masculine que féminine, que d'autres éludent ces zones d'ombre en inventant une nouvelle forme d'identité sexuée, d'un troisième genre, toutes se heurtent inéluctablement au mystère du féminin.

Mais le travail psychothérapeutique ne se conclurait pas là, ce qui ne ferait que laisser ces femmes en souffrance. Il ne s'agit pas d'abandonner ces femmes aux prises avec ce vide identitaire : la pratique clinique aspire certes à les détacher de tout idéal identitaire universalisant, mais ce pour leur permettre dans un second temps de se forger une version singulière de leur identité féminine, à partir de ce manque dès lors assumé.

Dans une pratique qui est chaque jour à inventer au fil des positions nouvelles émergentes en matière d'identité sexuée, le clinicien est également appelé à se confronter lui-même à l'énigme du féminin. Etayant sa clinique de diverses théories, tout clinicien se heurte, dans la rencontre avec ces femmes, au fait que ses mots ne disent pas tout du féminin, que tout de l'identité féminine ne peut être mis à nu par aucune théorie. Qu'il soit homme ou femme, le clinicien semble devoir travailler lui aussi à inventer sa version de l'identité féminine. Lacan (1978-79) s'y risqua : voilà peut-être pourquoi situait-il l'éthique du côté de la création poétique : « il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation ».

Références

- Freud, S., Breuer, J. (1895 (1956)). *Etudes sur l'hystérie*. Paris : PUF.
- Freud, S. (1908 (1969)). Les théories sexuelles infantiles. In *La vie sexuelle* (pp. 14-27). Paris : PUF.
- Freud, S. (1923 (1969)). L'organisation génitale infantile. In *La vie sexuelle* (pp. 113-116). Paris : PUF.
- Freud, S. (1931 (1969)). Sur la sexualité féminine. In *La vie sexuelle* (pp. 139-155). Paris : PUF.
- Freud, S. (1933 (1984)). La féminité. In *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (pp. 165-181). Paris : Gallimard.
- Lacan, J. (1954-55 (1978)). *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, Le séminaire, livre II*. Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1957-58 (1998)). *Les formations de l'inconscient, Le séminaire, livre V*. Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1958 (1966)). La signification du phallus. In *Ecrits* (pp. 685-696). Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1972 (1973)). L'étourdit. In *Scilicet (4)* (pp. 14-21). Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1972-73 (1975)). *Encore, Le séminaire, livre XX*. Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1978-79). *La topologie et le temps, Le séminaire, livre XXVI*. Paris : Seuil.
- Lesourd, S. (2006). *Comment taire le sujet ? Des discours aux parlottes libérales*. Ramonville Saint-Agne : Erès.
- Maleval, J.-Cl. (1981). *Folies hystériques et psychoses dissociatives*. Paris : Payot.
- Olivero-Alvarez, A. (2007). Le clinicien face à la crise hystérique : enjeux théorico-cliniques de l'épreuve du féminin. *Pratiques psychologiques*, 13, 283-290.